

Ce voyage de presse a été réalisé en partenariat avec Caritas International Belgique et financé par le projet européen Mind, pour la sensibilisation et l'éducation au développement. L'indépendance rédactionnelle est garantie.

- L'exode a débuté après la sécheresse de 1984.
- Les hommes s'absentent chaque année pendant six mois.
- Ce voyage n'est pas entrepris de gaieté de cœur. Il bouscule notamment l'équilibre au sein des couples.

Au Niger, les dérèglements climatiques poussent à l'exode rural

Reportage Sarah Freres
Envoyée spéciale au Niger

Dans le village de Toudou Kemila, situé dans la commune peule et touarègue de Droum, au sud du Niger, il est temps de migrer. Les récoltes sont terminées, la faim commence à se faire sentir. Depuis un mois, il ne reste presque plus rien, si ce n'est de l'arachide. "On ignore pour combien de temps encore, avance Moussa Kemila, le chef du village. Aujourd'hui, la pluie ne vient plus à temps et s'arrête plus tôt que prévu. La fertilité des sols n'est plus ce qu'elle était, le désert avance. Nous n'avons plus assez de vivres pour nourrir les animaux. Et les villageois. Il y a trop de bouches à nourrir." D'après Alajimati Kana, un ancien âgé de 75 ans, la migration était autrefois un phénomène rare. "Il y avait quelques exceptions. Mais la règle, c'est qu'on restait toujours ici", note-t-il, emmitoufflé dans son turban blanc. "Tout a changé il y a 40 ans, à cause de l'insécurité alimentaire et du manque d'opportunités. Ça n'a pas changé depuis."

Un exode devenu culturel

Les Nigériens sont peu équipés pour faire face aux aléas climatiques dont ils sont tributaires pour travailler dans les champs. Ainsi, au fil des années et des sécheresses, la migration circulaire s'est imposée comme stratégie de survie. Ici, on parle d'exode.

Les Nigériens sont peu équipés pour faire face aux aléas climatiques dont ils sont tributaires pour travailler dans les champs.

En période de soudure (c'est-à-dire le moment entre l'épuisement de la dernière récolte et le début de la prochaine), qui s'allonge de plus en plus, son impact n'est pas anodin. Les hommes quittent les villages pour subvenir aux besoins de leur famille ou pour soulager le village, dès lors qu'une bouche qui part est une bouche en moins à nourrir. Au Nigéria, en Algérie, en Libye, au Bénin. Comme agents de gardiennage, comme transporteurs d'eau. Par conséquent, le rendement des champs, délaissés, est moindre à leur retour. "L'exode a commencé à se généraliser après la sécheresse de 1984 au Sahel, situe Souley Kabirou, professeur à l'université de Zinder et spécialiste des zones rurales. Depuis, c'est devenu culturel. Et pour casser cette culture, il faut créer des opportunités sur place, assurer la sécurité alimentaire pour permettre aux gens de rester chez eux. Une des solutions serait d'intensifier le maraîchage. On pourrait faire en sorte d'organiser les communautés entre elles pour développer l'économie circulaire et les coopératives. Sur la commune de Droum (qui regroupe 64 villages, NdlR), un village pourrait produire des laitues et des tomates, un autre des pommes de terre, un autre des oignons, etc. Ce qui est fait pour l'instant est loin d'être suffisant. Les projets existants sont embryonnaires."

À Koudou Saley, l'agriculture en demi-lune permet de récupérer les terres agricoles dégradées ou inexploitées. À Dirgouna et Adjekoria, les ban-

ques céréalières ont mis un terme à la malnutrition des enfants. À Toudou Kemila, l'élevage des chèvres a donné plus d'autonomie aux femmes. Et si ces projets, financés par Caritas International Belgique et mis sur pied par Caritas Développement Niger (Cadev), sont tous salués par les communautés locales, leur pérennité n'est pas nécessairement garantie. Et l'État peine visiblement à se substituer à l'aide d'ONG dépendantes de leurs donateurs.

Travailler la terre pour rester

À Roumbouki, Amina, Mariama, Saoude, Baraka et Batoula confirment que le développement de projets locaux réduit l'exode rural. "Nous avons appris à lutter contre la malnutrition des enfants. Nous ne savions pas qu'il ne faut pas mélanger le lait maternel avec de l'eau, nous avons appris à faire de la bouillie végétale, à filtrer l'eau et à avoir une meilleure hygiène corporelle pour garder la santé. Avant ce projet, les femmes partaient aussi en exode. Mais il faut que nous puissions développer d'autres choses pour trouver de quoi occuper nos maris. Nous n'aimons pas quand ils partent, ça casse le ménage", explique Amina.

Grâce à un programme baptisé EMMO (pour Empowerment dans un Monde en Mouvement), une centaine de villageois, hommes et femmes confondus, promeuvent la sécurité alimentaire et nutritionnelle, en dépit des épreuves imposées par le réchauffement climatique. Et tentent d'entraîner les plus jeunes tentés de voyager dans ce projet maraîcher. "Le travail de la terre joue un rôle crucial dans la lutte contre l'exode, affirme Hamza Manzo, chef du site de maraîchage. En dehors de la